



Quant à Hiarbas, ou Iarbas, les arguments que Movers a donnés pour l'assimiler au dieu phénicien Iolaos sont très faibles. Il ne convient pas de s'arrêter aux vers de Virgile, qui, le présentent comme un fils d'Hammon et de la nymphe Garamantis : c'est sans doute une manière poétique d'indiquer qu'il était indigène. Mais l'indication de Virgile n'a pas grande valeur. L'Iarbas du lyrique grec était, non un dieu, mais le premier-né du genre humain. Le même nom, Hiarbas, d'après Tite-Live, fut porté par un personnage vraiment historique, un roi numide du 1er siècle avant J.-C. Le nom du mari d'Élissa, Sikarbal, a été celui de plusieurs Carthaginois ; nous ne connaissons aucune divinité phénicienne qui se soit appelée ainsi. On n'a donc pas prouvé que les acteurs qui jouent un rôle dans le récit de Justin aient été des dieux et il est certain que leurs noms furent portés par des hommes. Ont-ils existé ? Cela n'importe guère pour les deux comparses Sicharbas et Hiarbas, ce prétendu prince indigène dont le nom est probablement phénicien. Mais Pygmalion n'est pas un personnage fictif : il était mentionné dans le document tyrien copié par Ménandre, document qui a dit être rédigé d'après des archives officielles et qui, par sa teneur même, inspire confiance. Les indications chronologiques de ce texte, combinées avec ce que nous pouvons savoir sur l'histoire de la Syrie, permettent de dater le règne de Pygmalion de la fin du IXe siècle, c'est-à-dire d'une époque à laquelle il n'est nullement invraisemblable de placer la fondation de

Carthage. . Movers ne conteste pas que ce roi ait existé et qu'il ait régné à la fin du IXe siècle. Mais il croit que la ressemblance de son nom avec celui du dieu Pygmalion, qui était mêlé à la légende de la fondation de Carthage, a déterminé Timée à placer cette fondation sous son règne. C'est ce qu'il faudrait prouver.

L'existence d'une sœur de ce Pygmalion, qui se serait appelée Elissa et qui aurait émigré en Afrique, a été beaucoup plus contestée et est en effet très contestable. Outre l'hypothèse qui fait d'Élissa une déesse, ou en a présenté une autre. Ce nom a été rapproché d'Elishah (חשילא) nom géographique qui est indiqué dans la Genèse et qu'on a supposé avoir désigné Carthage. La prétendue fondatrice de Carthage serait un personnage fictif, inventé d'après ce nom de lieu. Malheureusement, le site d'Elishah ne peut pas être déterminé. D'autre part, y a-t-il lieu de confondre le nom de femme חשלע, attesté par des inscriptions puniques, avec le nom חשילא? Mais, au risque de nous faire accuser de manque de critique, nous avouons qu'elle ne nous paraît pas tout à fait inadmissible. Ménandre d'Éphèse et Caton ont parlé d'Élissa (le premier sans la nommer) et ils ne semblent pas s'être inspirés de la tradition qui nous est parvenue par Justin.

IV

En tout cas, il faut accepter le témoignage des nombreux textes qui affirment que Carthage fut une colonie tyrienne. Tite-Live, Strabon et Pline en parlent. Fut-elle fondée par des fugitifs, contre le gré du gouvernement de Tyr ? On peut en douter, car elle resta dans la suite étroitement unie à sa métropole. Pendant des siècles, elle attesta son attachement, et même sa dépendance, par des hommages officiels.

Tous les ans, une ambassade allait célébrer un sacrifice au temple d'Hercule (Melqart) à Tyr ; elle apportait une offrande qui, d'après une indication de Diodore de Sicile, représentait à l'origine la dixième partie de tous les revenus de la république. Plus tard, ajoute cet écrivain, les richesses et les revenus des Carthaginois s'étant beaucoup accrus, ils se bornèrent à des dons plus modestes. Mais les périls dont l'expédition d'Agathocle les menaça leur inspirèrent des scrupules ; ils envoyèrent alors à l'Hercule tyrien de grandes sommes d'argent et de magnifiques offrandes. Les vaisseaux qui portaient à Tyr les présents destinés aux dieux sont encore mentionnés peu d'années avant la destruction de Carthage. En 195, Hannibal, s'enfuyant sur un vaisseau et passant par l'île de Cercina, prétendit qu'il était envoyé en ambassade à Tyr. On mentionne aussi des dons extraordinaires faits après des victoires : au VIe siècle, la dîme du butin que Malchus fit en Sicile et que le fils de ce général porta à l'Hercule tyrien, sur l'ordre des Carthaginois ; à la fin du Ve, une statue de bronze d'Apollon, provenant d'un temple voisin de Géla et envoyée à Tyr, où elle paraît avoir été placée dans le sanctuaire d'Hercule.

